

**LA REVANCHE  
DE NOÂ**



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2025  
7 rue Clément Ader  
56880 Ploeren  
[www.blh-editions.com](http://www.blh-editions.com)

**IMPRIMÉ EN BRETAGNE**

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : avril 2025

ISBN : 978-2-490892-40-2 (broché)

ISBN : 978-2-490892-41-9 (e-book)

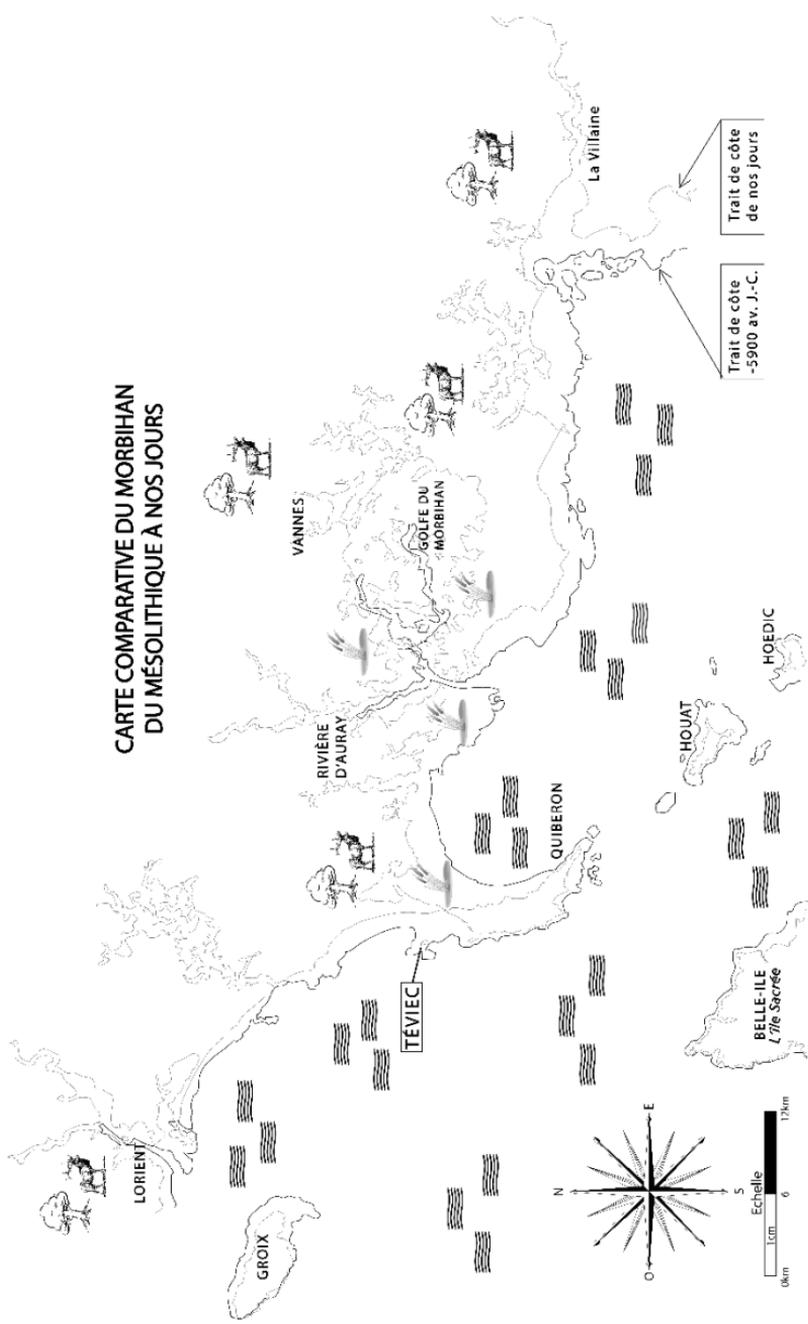
PIERRE MARTIN

LA REVANCHE  
DE NOÂ





# CARTE COMPARATIVE DU MORBIHAN DU MÉSOLITHIQUE À NOS JOURS



## PROLOGUE

Au sud de la Bretagne, dans le Morbihan, le site de Téviec n'a jamais cessé de fasciner les archéologues.

Au Mésolithique, le niveau de la mer était de douze mètres plus bas qu'aujourd'hui. Comme le montre la carte en début d'ouvrage, Téviec était alors une pointe rocheuse. De nos jours, c'est une île privée, dont la plage attire l'œil depuis l'isthme de Penthhièvre.

Dans les années 1920, un couple d'archéologues, les Péquart, fouillent le site et mettent au jour dix sépultures dans lesquelles ils découvrent vingt-trois squelettes. À proximité de ces corps parés de milliers de coquillages percés multicolores, ils trouvent parmi de nombreuses lames de couteau en silex, des milliers de flèches, des dizaines de haches, des stylets en os et des galets-outils.

Une tombe double attire leur attention. Elle abrite deux squelettes de femmes couronnés de bois de cervidés. Les analyses attestent qu'elles sont décédées de mort violente, à l'image d'autres individus découverts à Téviec. Les circonstances de leur décès restent encore un mystère : crime rituel ou massacre d'un clan par un autre ? Toutes les hypothèses sont permises.

Ce livre n'est pas un travail universitaire, c'est un roman policier préhistorique qui s'appuie sur des travaux scientifiques, dont ceux du préhistorien Grégor Marchand à qui nous souhaitons rendre hommage.

Je vous souhaite un bon voyage dans le temps en compagnie de Noâ et des siens en -5 400 avant notre ère.

## **LES CLANS ET LES PERSONNAGES**

### **Le monde des esprits**

*.Mer*

*.Soleil*

*.Lune*

*.L'île sacrée : Belle-Île*

### **Le clan des Hautes herbes**

*.Ur : le père de Noâ*

*.Noâ : le fils de Ur*

*.Goâ : le père de Tarek et de Warok*

### **Le clan de Téviec**

*.Yar : le chef*

*.Souna : la femme de Yar*

*.Zora : la fille de Yar*

*.Iel et Yena : les chamanes*

*.La vieille chamane de l'île Sacrée*

*.Liam*

*.Gwan*

*.Ozgur*

*.Arweg*

*.Tarnac*

### **Le clan des nomades**

*.Torv : le chef*

*.Arok*

*.Zar*

### **Le clan de Ker**

*.Ankh : le chef*

### **Le clan des hommes loups**

*.Elam : le chef*

*.Gorh : le sorcier*

## CHAPITRE I

Une bise glaciale fouettait la plaine des hautes herbes. Pétrifiées par le gel, des tiges frêles et cassantes dansaient gauchement, engourdis par le manteau blanc qui les enrobait de son film vernissé. Leur frémissement faisait résonner un bruit lancinant, comme le crissement d'une lame de silex sur un galet. Veillant sur ce paysage de savane, un grand disque jaune orangé, que les hommes nommaient Soleil, arrachait des ténèbres cette nature encore livrée aux esprits de la nuit. Sa lumière, tamisée et feutrée par un mince voile laiteux, laissait apparaître et faisait disparaître des silhouettes furtives, mirages d'un monde courbatu après des luttes nocturnes. Dans cette immense étendue morne et plane, les herbivores étaient aux aguets. Proies des fauves et des loups affamés par les premiers frimas de la saison des neiges, ils cherchaient dans les roselières et les bosquets épineux un refuge pour la nuit.

Soudain, des craquements répétés réveillèrent une harde de sangliers qui s'était arrêtée là, harassée après une longue errance nocturne. Les bêtes, apeurées par ces bruits suspects, s'enfuirent dans un concert de grognements bestiaux, petite musique terrifiante de cette nature ensauvagée. Les grands mâles, suivis de près par les femelles, ouvraient, tête

baissée, la voie en éclaireurs. Ils cherchaient à protéger leur nombreuse progéniture, fruits des ruts primitifs de la saison de la renaissance des fleurs. Plus d'une dizaine de marçassins leur emboîtaient le pas. Ils trottaient à la queue leu leu, ne quittant pas des yeux l'arrière-train de leurs aînés. Quel était le prédateur, assoiffé de sang et tenaillé par la faim, qui était venu troubler leur repos ? Nul ne le savait. Les animaux, mus par leur instinct de survie, n'avaient pas cherché à déterminer l'origine de ce bruit. Toujours en alerte, ils avaient giclé de leur retraite, sans demander leur reste, comme un lézard effarouché s'enfuit vers son trou.

Quelques instants plus tard, la nature s'était tue, les fuyards étaient déjà loin. Les friselis des hampes des herbacées se faisaient de nouveau entendre. Une musique rassurante comme le tambourinage d'un pivert sur l'écorce d'un arbre mouchardait le retour discret de la vie. Une lumière timide et rasante irisait la terre du lointain, l'autre monde. Les fers de lance des rayons de Soleil transformaient le givre en une brume épaisse, sorte de ouate cotonneuse sur laquelle s'étiraient, dans une symétrie parfaite, les fils des pièges tissés par les épeires diadèmes.

Puis, les bruits recommencèrent. Ils étaient sourds et discrets comme la naissance d'un faon au milieu des joncs. Quelque chose approchait à pas feutrés. Sans doute la bête qui avait fait fuir les sangliers. On pouvait suivre son cheminement en observant le mouvement des herbes qui se balançaient sur son passage. La créature semblait marquer des pauses, s'arrêtant régulièrement pour épier, flairer et repérer sa proie avant de fondre sur elle pour l'égorger et se gaver de ses chairs tendres. Un

nouveau sacrifice sanglant se préparait sournoisement dans ce théâtre de nature. Peut-être allait-on célébrer et honorer les esprits de ce monde ensauvagé en leur offrant une victime expiatoire pour apaiser les tensions qui gouvernaient cette terre.

Une ombre sourdit prudemment de la roselière. C'était un homme. Un homme robuste, assez jeune. Il était âgé d'une vingtaine de saisons, tout au plus, mais il était déjà marqué par le poids de l'existence. Sa carrure dessinée et musclée témoignait des années passées à traquer les animaux sauvages et à survivre dans les plaines hostiles du clan des Hautes Herbes. Noâ portait sur lui les signes de cette vie âpre : des peaux de bêtes cousues qui formaient un manteau lourd et protecteur, usé par les intempéries, mais renforcé par des lanières en tendons séchés. Ces peaux, qu'il avait tannées lui-même, étaient plus qu'un simple vêtement. Elles constituaient une armure symbolique, une seconde peau, rappelant à chaque instant les proies qu'il avait abattues et les dangers auxquels il avait échappé.

Son visage, durci par les épreuves, était encadré de cheveux bruns, épais et sauvages comme les herbes folles des plaines qu'il avait foulées de ses pieds, indurés par des journées de marche. Sa chevelure, maculée de terre et de poussière, se mêlait à une barbe irrégulière, témoin de la vie austère qu'il menait depuis quelques jours. Noâ n'avait pas encore atteint l'âge des grands hommes de son clan, mais son regard perçant, d'un bleu acier, trahissait une maturité prématurée. Ses yeux, vifs et pénétrants, étaient toujours en mouvement, guettant chaque menace, analysant chaque ombre. Ils étaient les fenêtres de son

âme, tourmentée par le souvenir des horreurs qui le hantaient et l'obsédaient.

À son cou, un collier de dents et d'os taillés brillait faiblement sous la lumière blafarde. C'était un bijou simple, mais significatif, fabriqué avec soin par son père, Ur, qui en avait fait un symbole de transmission et de filiation. Pour Noâ, cet ornement n'était pas qu'un signe de richesse ou un simple insigne de son statut. C'était un lien tangible avec son passé, un talisman contre la solitude et l'oubli.

Chacun de ses gestes était empreint d'une précision presque animale. Sa démarche, souple et silencieuse, rappelait celle d'un prédateur en chasse. Son arc, prêt à être bandé, ne le quittait jamais. C'était une extension de lui-même, un prolongement de son instinct de survie. Cette arme, fabriquée par son père, était un chef-d'œuvre d'équilibre et de puissance. Le jeune homme lui accordait une attention presque rituelle, l'inspectant régulièrement, graissant la corde en tendons de cerfs, ajustant et humectant de salive les plumes des flèches qu'il avait façonnées avec minutie sous la gouverne de son père.

Le cuir de ce chasseur aguerris et de ce guerrier endurci était tailladé par une blessure profonde, par une douleur insupportable. Celle de l'exil, de la disparition tragique des siens et de cette soif de vengeance qui le rongait. Il n'était pas seulement le rescapé d'une lignée éteinte à cause des pulsions meurtrières d'un homme, il était aussi l'incarnation d'une génération qui devait apprendre à réinventer les codes du clan qu'il avait dû fuir, à redéfinir la notion de force et de commandement. Noâ portait en lui un désir brûlant de justice et de renouveau, mais aussi le poids de la dérélition, ce fardeau silencieux qui

l'accompagnait partout comme les poux s'accrochent et colonisent les cheveux des hommes.

Son exil n'était pas seulement un bannissement forcé, mais un exode pour sauver sa peau. Il était aussi une quête personnelle, une tentative désespérée pour retrouver une place dans ce monde qui l'avait rejeté. Alors pourquoi, un être, aussi bien pourvu en armes et en signes extérieurs de richesse, errait-il seul au milieu de cette nature hostile ?

Noâ marchait depuis deux nuits et deux jours. Le jour, il se terrait pour ne pas se faire prendre par ceux qui avaient juré de le tuer et, la nuit, il avançait et courait ne craignant pas de s'attirer les foudres des esprits des ténèbres. Pour échapper au sort funeste qui s'était abattu sur les membres de sa lignée, il avait fui son clan, celui des chasseurs-cueilleurs des Hautes Herbes.

C'était Goa et ses alliés qui s'étaient rendus coupables du terrible carnage qui l'endeuillait. La lutte fratricide entre les deux familles qui dominaient le clan était la cause de cette tuerie sans nom. Goa avait tout mis en œuvre pour écarter Ur, le père de Noâ. Il rêvait d'asseoir son primat sur la communauté. Mais Ur jouissait d'une grande notoriété et beaucoup le respectaient. Il était le plus talentueux des tailleurs de flèches de la tribu. Les pointes qu'il façonnait étaient d'un piquant et d'un tranchant inégalable et inimitable. Elles transperçaient la peau du cerf et le cuir du sanglier avec une facilité déconcertante et fendaient les os les plus durs. Ses yeux exercés et ses oreilles affûtées repéraient le meilleur des silex, le plus sonore, celui à partir duquel il pourrait extraire les microlithes les plus effilés et les plus meurtriers. Son autorité

reposait sur la maîtrise de cette technique et il gardait jalousement le secret de son art. Seul le plus âgé de ses fils, Noâ, avait pu jouir de son enseignement. Nouveau gardien de ce savoir-faire, son destin était scellé d'avance. Il lui succéderait à la tête du clan comme les chamans deviennent sorciers de père en fils ou de mère en fille. Mais, contre toute attente, la protection des esprits l'avait abandonné et les entrailles de la Terre avaient avalé les siens.

Noâ avait dissimulé dans un sac deux percuteurs, un en buis et l'autre en bois de cervidés. Ces deux outils avaient appartenu à Ur. C'était son trésor. Il y tenait comme à la prune de ses yeux. La maîtrise de cet art et sa virtuosité d'archer lui permettraient désormais d'assurer sa subsistance dans ce monde hostile.

Le premier jour de sa fuite, il avait couru jusqu'à en perdre haleine, allant toujours dans la même direction, du côté où la mousse ne pousse pas sur les arbres. Du côté où Soleil brûle la peau lorsqu'il est à son zénith. Il s'était nourri des dernières baies et des restes d'une charogne que des loups avaient abandonnés. Et là, après quelques jours d'une cavale éprouvante, il s'apprêtait à avancer en terrain découvert.

Une vaste plaine herbeuse et marécageuse s'ouvrait devant lui. Lune, l'astre de la nuit avait disparu et avait cédé sa place à l'astre du jour, celui qui réchauffe les corps et transforme le givre en perles d'eau. Ses deux mains jointes sur son front, il cherchait à percer l'horizon, traquant la moindre forme suspecte, tendant l'oreille pour ouïr les bruits les plus inaudibles. Le soleil lui brûlait les yeux et le

bandeau d'une brume laiteuse s'accrochait aux massettes.

Rien. Il n'y avait rien. Cette plaine était déserte. Pas âme qui vive. La vie avait-elle abandonné ce territoire ? Noâ se retourna instinctivement. Tout était calme. Trop calme peut-être. Ses poursuivants ne donnaient plus signe de vie. Ils avaient dû lâcher l'affaire. Peut-être étaient-ils persuadés qu'esseulé, le fils d'Ur, aussi bon archer, fut-il, serait une proie facile pour les prédateurs. Désormais, Goa pouvait régner sans partage sur le clan et imposer son autorité.

En foulant les premières herbes de cette plaine, Noâ marcha d'abord lentement puis trottina en zigzaguant. Ainsi, le meilleur des archers peinerait à l'atteindre. Il sentit que le sol remontait sous pieds. La pente conduisait vers un bosquet de bouleaux qui lui coupait la vue. Derrière débutait peut-être un autre monde fait de mystères et d'inconnu. Il avait à la fois hâte de le découvrir, mais sa raison lui imposait aussi la prudence.

En même temps qu'il courait, il humait l'air en quête d'odeurs et d'empreintes olfactives. La distance qui lui restait à parcourir lui semblait interminable. Il redoubla d'efforts et accéléra, s'arrêtant parfois pour se retourner. Enfin, au bout d'une centaine d'enjambées, il parvint au boqueteau. Il y pénétra prudemment et, encore haletant, s'agenouilla devant une mare, y plongea les mains et but à grandes gorgées. L'eau était si fraîche et si douce que cette agréable sensation l'emplit de joie. Il se mit à rire. Noâ était joyeux, heureux d'être toujours de ce monde, il riait à s'étouffer.

Les cris stridents d'un geai le firent sursauter et le ramenèrent à la raison. Les piaillements de cette

sentinelle des bois venaient de lui rappeler sa fragile condition. Sa situation n'avait rien d'enviable. Il était seul, seul dans ce monde violent et bestial. Seul dans ce bois, sans amis ni alliés. Le fil de sa vie était émoussé, il pouvait se rompre ou être coupé à tout instant.

Il ramassa les bois morts qui jonchaient le sol et se fabriqua un abri de fortune qu'il recouvrit de mousse et de fougères. De cet observatoire, il pouvait voir sans être vu. Il se dissimula dans son repaire et rumina. Que faire ? Devait-il poursuivre sa route ou profiter de ce refuge pour faire une halte en attendant la nuit ? L'envie de continuer finit par l'emporter. L'heure n'était plus aux tergiversations. Ceux qui voulaient l'éliminer étaient peut-être à ses trousses. Plutôt mourir que de leur donner l'opportunité de le rattraper. Le combat aurait été inégal. C'était perdu d'avance. Aussi, pour perpétuer son lignage, il devait survivre.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter sa retraite, des craquements suspects le mirent en alerte. Il n'était plus seul. C'était trop tard. Une pensée lui traversa l'esprit. Ses poursuivants l'avaient devancé et ils lui avaient tendu un guet-apens. Rien de plus simple pour des chasseurs-cueilleurs expérimentés, habitués à poursuivre des animaux sur de longues distances. Sa fin était peut-être proche. Il mourrait sans descendance et le nom de son père et celui de son clan disparaîtraient dans les brumes de cette matinée d'hiver. Il chassa rapidement cette pensée funeste, fruit de son esprit torturé. Ce n'était pas eux. Qui était-ce, alors ? Quelqu'un ou quelque chose s'approchait. Occupait-il le territoire d'un autre homme ? S'était-il installé sur les terres d'un autre clan ? Un groupe d'hommes avait-il élu domicile dans

ce bosquet ? Ce promontoire boisé était un poste privilégié pour chasser les animaux qui venaient paître dans cette vaste étendue herbeuse. Comme le bruit se rapprochait, des roulements de tambour soulevèrent ses muscles pectoraux. Il ferma la bouche. Il ne respirait plus que par intermittence. Ses yeux, brillants comme des éclats de silex, fouillaient la végétation, traquant le moindre signe ou le plus maigre indice d'une présence humaine ou animale.

Soudain, les feuilles des hautes fougères arborescentes qui lui masquaient la vue se mirent à danser. Il y avait quelque chose, là, tout près, à moins d'un jet de pierre. Et si c'était un prédateur ? Un ours peut-être, ou l'éclaireur d'une meute de loups ? Il n'aurait même pas le temps de se redresser ni de fuir. L'animal se jetterait sur lui et le dépècerait, lui qui avait osé violer son territoire. Noâ tergiversait. Après ce bosquet, il y avait une grande plaine. La première partie était en descente. En courant de toutes ses forces, il parviendrait peut-être à le semer. Il était encore temps de s'enfuir, mais quelque chose le retenait, l'enchaînait dans cet humus qui pourrait devenir son tombeau. Cette terre spongieuse transformerait ses ossements en poussière. Ce qui le retenait encore, c'était peut-être l'espoir, la conviction que les esprits veillaient encore sur lui.

Un bruissement, puis un nouveau craquement. Cette fois, il était trop tard, ce bruit s'apprêtait à se métamorphoser en une image réelle.

Prudemment, un énorme cerf fit irruption dans la clairière. Ses bois majestueux imposaient le respect. Noâ compta les ramifications pour estimer son âge. Comme la perche se terminait en forme de main à plusieurs doigts, il en déduisit que c'était un vieux

mâle. Il devait être le patriarche d'une harde qui lui avait assuré une belle descendance. L'animal, fier, au regard haut, se dirigea avec prudence vers la mare où Noâ s'était abreuvé. Avant de se pencher pour boire, il tourna la tête de gauche à droite. Il cherchait à se rassurer. Comme la direction du vent était favorable au jeune chasseur, son odeur ne trahit pas sa présence.

Ce magnifique spectacle aurait pu l'émouvoir, mais ce gibier était la promesse d'un festin carné. Il salivait d'avance et se voyait déjà en train de rôtir un cuissot de cette viande forte et racée. L'animal, rasséréiné, commença à boire et présenta son cou massif et musclé à celui qui l'épiait. En une fraction de seconde, Noâ jugea que c'était le moment. Il saisit un trait et banda son arc sans faire le moindre bruit. Ses mains tremblaient. C'était la faim qui le tenaillait. Il pointa sa flèche en direction de la gorge de l'animal, il retint sa respiration et alors qu'il s'apprêtait à décocher son trait meurtrier, son pied ripa sur le sol. Alerté par ce tapage, l'animal prit la fuite. La flèche partit et se planta dans le tronc d'un arbre. Le cerf s'arrêta, toisa l'intrus, brama pour l'intimider et fit une volte-face avant de déguerpir au galop.

Frustré de voir son repas lui échapper, Noâ se redressa en maugréant. Il se frappa la cuisse de colère et se dirigea vers son projectile. Il l'arracha du tronc dans lequel il s'était fiché et le brisa en deux avec la rage du perdant. Il le jeta sur le sol et le souilla d'un crachat. Alors qu'il s'apprêtait à sortir du bois, il opéra un demi-tour. La flèche qu'il venait de casser, de fouler au pied et de profaner avait été fabriquée par son père. Un fort sentiment de culpabilité l'envahit. Il s'était laissé submerger par ses émotions et avait agi sans réfléchir. Penaud, il se pencha, la ramassa

délicatement, l'essuya, la baisa et la rangea dans son sac.

La mort de ce cerf aurait pu le décider à s'établir provisoirement dans ce bois. Noâ analysa la situation et, fort de son expérience et des enseignements de son père, jaillit de son refuge. Après cette chasse ratée, l'animal ne réapparaîtrait pas de sitôt. Comme il n'avait plus aucune raison de s'attarder dans ce bosquet, il scruta la mousse qui poussait sur un vieux tronc d'arbre de sonde et marcha dans la direction opposée.

Il était de nouveau à découvert. Cette plaine pentue donnait sur un immense massif forestier au-delà duquel s'étendait une bande bleue qui ressemblait à un prolongement du ciel. Des rafales lui fouettaient le visage. Elles transportaient une odeur forte et piquante qui lui titillait les narines. Il n'avait jamais rien senti de pareil. Quelle pouvait donc être l'origine de ce fumet épicé ? Rien de comparable avec les fragrances boisées des forêts qu'il avait traversées.

Il parcourut cette grande prairie comme l'aurait fait un animal chassé, marquant des arrêts réguliers pour épier l'horizon. Cette étendue herbeuse qui le séparait de la forêt était déserte. Aucun signe de présence humaine, pas même le sillon de la fumée d'un foyer zigzaguant dans le ciel. Ici, la nature était chiche. La nourriture se faisait rare, à l'exception de ce cerf qui lui avait échappé.

Ce territoire ne pouvait pas subvenir aux besoins alimentaires d'un clan. Les grognements de son estomac lui rappelaient une impérieuse nécessité. Manger. Peu importe quoi, mais manger ? La saison des baies était presque terminée. Celle des

champignons était sur le point de s'achever, mais on pouvait encore faire de belles récoltes. Il se souvint du vieux chaman de son clan, celui-là même qui lui avait enseigné l'art de les reconnaître. Il savait que ceux qui étaient rouges à points blancs provoquaient des hallucinations qui ouvraient les portes du monde des esprits, mais que les non-initiés devaient se garder d'en consommer au risque de perdre la tête.

Ses yeux exercés s'arrêtèrent sur des petites taches blanches qui parsemaient le sol comme les belles de mai au printemps. C'étaient des champignons. Ils étaient coiffés d'un joli chapeau blanc aux reflets nacrés. Il en faucha un avec le bois de son arc. Ses lamelles étaient roses, du même rose que les lèvres des nouveau-nés. Il se jeta sur ce précieux trésor et goba tous ces bijoux les uns après les autres ne craignant pas de se faire exploser la panse. Ils étaient doux et savoureux. Un vrai délice.

C'est alors qu'une odeur forte troubla son festin. Il l'aurait reconnu à plus d'un tir de flèche. Il se releva, regarda dans la bonne direction et identifia le danger. Son nez ne s'était pas trompé. C'était un loup. Il ne le quittait pas des yeux. Ses oreilles pointées vers l'avant, le prédateur scrutait chaque mouvement de l'homme, jaugeant s'il représentait une menace ou une opportunité. La faim se lisait dans ses yeux jaunes, et ses côtes saillantes sous son pelage clairsemé témoignaient des jours de disette qu'il avait dû subir. Noâ savait qu'il ne devait pas sous-estimer ce vieux mâle solitaire. Il était affamé, et dans sa lutte pour survivre, un loup esseulé représentait une menace sérieuse. Il pouvait être aussi féroce qu'une meute.

Le regard de Noâ, glacial et perçant, se verrouilla sur celui du loup. Ce duel silencieux, un échange de

reconnaissance entre deux créatures en quête de subsistance, dura plusieurs minutes. Le vent continuait de fouetter le visage de l'homme, mais il restait immobile, la main prête à saisir une flèche. L'animal, toujours figé, semblait attendre un signal invisible, un signe de défaillance. Une tension subtile flottait dans l'air glacé.

Noâ n'avait aucune envie de le tuer. Pas maintenant. Il se sentait étrangement lié à cette bête solitaire. Tous deux étaient des exilés, coupés de leur propre monde, condamnés à errer sur ces terres incertaines.

Le chasseur recula lentement. Il ne quittait pas l'animal des yeux. Le loup, peut-être intimidé, ne tarda pas à l'imiter. Puis, un miracle s'accomplit. Il détourna la tête et disparut dans les fourrés, comme un spectre avalé par l'ombre. Noâ prit une profonde inspiration. Ce monde était cruel. Chaque instant, chaque souffle était une lutte pour rester en vie. Mais aujourd'hui, en cet instant précis ni lui ni le loup ne mourraient. Ce monde venait de leur offrir un nouveau sursis.

Noâ se remit en marche, mû par une force invisible. Sa quête ne faisait que commencer. Sa fuite n'était pas qu'une simple échappatoire, c'était une mission. Il savait que s'il voulait s'en sortir et accomplir ce pour quoi il était destiné, il devait continuer à avancer, à se fondre dans la nature et à ne jamais cesser de guetter les dangers qui se dissimulaient dans chaque recoin de cette terre dont il repoussait les frontières à chacun de ses pas.

Il était devenu une bête en quête de rédemption et de vengeance.

## CHAPITRE II

Sur la petite falaise qui dominait la grève, les habitants de Téviec avaient édifié leur campement. Les huttes circulaires étaient construites en clayonnage. Ces savants entrelacements de tiges de bois souples et résistantes servaient à réaliser des murs et des cloisons. Des serpentins de fumée blanche sortaient des petites ouvertures qui avaient été aménagées dans leurs toits.

En contrebas de ce promontoire, des femmes et des enfants s'affairaient. Perchés sur des rochers, ils arrachaient méthodiquement les mollusques qui les colonisaient. Ils utilisaient des racloirs et des outils sommairement taillés dans les galets ramassés à proximité pour exploiter le précieux gisement. Les femmes portaient des habits cousus de petits coquillages qu'elles avaient enfilés et brodés comme des perles. Des enfants couraient dans tous les sens, se chamaillaient et sautaient dans des flaques en riant à gorge déployée. Malheur au pauvre crabe qui tombait entre leurs mains maladroitement et cruelles. Il risquait de se faire amputer de quelques pattes pour assouvir le plaisir sadique de ses jeunes bourreaux enthousiasmés par le spectacle que leur offrait cette nature abondante. Les cueilleuses et les petits

glaneurs remplissaient de coquillages les paniers tressés en osier.

Ici, la ressource ne manquait pas. D'ailleurs, quelques ventres arrondis portaient les promesses d'une descendance assurée. Le clan de Téviéc n'était pas près de s'éteindre. Ces hommes et ces femmes avaient élu domicile sur cette avancée rocheuse, car les ressources disponibles y étaient abondantes. Sur cette grève, on ne manquait de rien. La nature était d'une générosité insolente.

Dans une petite crique, les hommes avaient construit une pêcherie. Elle consistait en un grand entonnoir fait de pierres assemblées et de clayonnages en bois. À marée basse, les poissons et les crevettes se retrouvaient pris au piège et n'avaient d'autre choix que de se réfugier dans la nasse en vannage qui fermait ce bouchot. Ensuite, il suffisait de la démonter pour vider son précieux contenu dans une manne en osier.

Les visages souriants des pêcheurs trahissaient une pêche miraculeuse. Des poissons argentés frétilaient au fond de la nasse. Des mullets et des bars. De beaux poissons, de belle taille et gras à souhait. Cinq grands paniers furent nécessaires pour vider le piège. Fiers de leur exploit, les hommes hélèrent les femmes. Elles accoururent avec leur progéniture pour les féliciter. Tous poussaient des cris de joie.

Au large, juchés sur des pirogues creusées dans des troncs d'arbres, des hommes revenaient d'une pêche plus lointaine. Ils avaient été explorer d'autres rochers et étaient allés pêcher près de l'île sacrée<sup>1</sup>. Ces garde-manger étaient envahis par des colonies de

---

<sup>1</sup> Belle-Île

pousse-pied juteux et par des ormeaux savoureux et charnus. Au loin, vers le levant, à moins d'une journée de pagaie des fumées isolées montaient vers le ciel. D'autres hommes vivaient là-bas, mais ceux de Téviéc ne les avaient jamais rencontrés<sup>2</sup>.

Surveillant la crique, un homme observait la scène en souriant. C'était Yar, le chef du clan. Yar était un homme imposant, tant par sa stature que par son charisme. De grande taille, ce colosse se distinguait par sa musculature bien dessinée, façonnée par des années de chasse et de pêche. Sa peau tannée par le soleil et burinée par le vent portait les marques des combats passés. Ses cicatrices racontaient son histoire, une vie parsemée d'embûches, de mauvais coups et de mauvaises rencontres. Ces estafilades étaient le récit de son existence. Des lignes sinueuses et boursouflées, gravées à jamais dans son cuir et dans ses chairs. Ses cheveux, d'un brun sombre, étaient coupés de manière irrégulière. Ils tombaient juste au-dessus de ses épaules et ressemblaient à des herbes folles. Ses yeux, d'un gris clair presque métallique, semblent lire dans l'âme de ceux qui osaient le défier ou le regarder avec insistance. Sa barbe, épaisse et légèrement grisonnante, renforçait son apparence d'autorité et de sagesse. Autour de son cou pendaient des parures de coquillages polis, des bigorneaux et des ormeaux nacrés.

Ces bijoux, œuvre des femmes du clan, symbolisaient sa position dominante. Un autre talisman, plus singulier, pendait à son cou. C'était une dent, une canine de loup sur laquelle des signes

---

<sup>2</sup> Golfe du Morbihan

avaient été gravés. Il était le seul du clan à posséder un tel insigne. Nul ne savait d'où il le détenait à l'exception de quelques anciens. Dans sa main droite, il tenait fermement un bâton noueux orné de bandelettes de peau et tendons sur lesquels étaient enfilés des coquillages. Celui qui lui succéderait en hériterait et y ajouterait une nouvelle bandelette de peau comme le voulait la tradition.

Son épouse, Souna, lui avait donné une belle descendance. Zora, sa fille aînée, était une jeune femme d'une grande beauté, admirée autant pour ses qualités physiques que pour sa douceur et sa force intérieure. Sa peau, d'un brun chaud hérité de sa mère, et ses longs cheveux noirs tombaient en cascade sur ses épaules. Ses yeux, d'un vert profond, captaient l'attention des hommes du clan. Mais c'étaient ses hanches larges et son allure gracieuse qui en faisaient une figure d'admiration et de désir.

Elle portait des vêtements en peaux, minutieusement cousus par ses mains graciles, des œuvres d'art qui témoignaient de son habileté. Un de ses courtisans répondait au nom de Liam. Il était parvenu à lui arracher des sourires qu'il espérait remplis de promesses.

Liam était un jeune homme vigoureux, à la silhouette athlétique et aux traits marqués par la vie en plein air. Ses cheveux châtain clair étaient ébouriffés et ses yeux d'un brun profond reflétaient une énergie juvénile et une détermination à se faire un nom au sein du clan. Il n'était pas aussi grand que Yar, mais sa stature élancée et ses muscles saillants témoignaient de sa force et de son agilité. Il portait un couteau en silex à la ceinture, une arme qu'il avait lui-même façonnée, preuve de son habileté. Yar

l'appréciait pour ses qualités. Il excellait à la pêche et à la chasse, ce qui lui valait le respect et l'admiration de ses pairs, bien qu'il aspirât à davantage de considération.

Liam avait toujours été intéressé par Zora. Elle le fascinait, mais son respect pour Yar et les traditions du clan le poussait à la prudence. Zora avait remarqué son petit manège. Elle était consciente de l'intérêt que lui portait ce beau jeune homme, mais elle restait réservée, considérant que son avenir était aussi entre les mains des esprits et des traditions. On la voyait souvent près de la mer, contemplant l'horizon, cherchant des réponses à ses questions en observant les vagues qui venaient s'écraser sur l'estran.

Au sein de ce clan, si le pouvoir temporel était entre les mains d'un seul homme, le pouvoir spirituel revenait aux femmes, à deux femmes en réalité. Deux chamanes veillaient sur cette communauté et invoquaient les puissances invisibles des esprits des poissons et des ancêtres pour assurer sa survie et sa prospérité. La plus âgée des deux répondait au nom d'Iel. Elle avait transmis son savoir à sa fille, Yena.

Le visage d'Iel était marqué par les années passées à communier avec les esprits du clan. Ses longs cheveux blancs, tressés en plusieurs nattes fines, étaient ornés de petits os et de coquillages qui cliquetaient doucement à chacun de ses mouvements. Ses yeux, presque noirs, dévisageaient tous ceux qu'elle observait. Ils étaient capables de voir au-delà du monde visible et de percevoir les signes que lui envoyaient les esprits.

Elle était mince, presque frêle, mais dégageait une force spirituelle qui inspirait le respect de tous, y compris de Yar. Son rôle de chamane était vital pour

la survie du clan, et ses décisions étaient toujours empreintes de la sagesse des ancêtres. Un collier constitué de coquilles d'huîtres percées, des symboles de son pouvoir sur le monde naturel et surnaturel, pendait autour de son cou. Sa fille était plus vive qu'elle, bien que son pouvoir spirituel soit encore en maturation. Ses cheveux, noirs et épais, étaient attachés en une unique longue tresse qu'elle ornait de baies ou de fleurs sauvages. Ses yeux, d'un brun doré, pétillaient d'intelligence et de curiosité. Contrairement à Iel, Yena était plus expressive et parfois espiègle, bien qu'elle prît très au sérieux son apprentissage des mystères chamaniques.

Ses gestes fluides rappelaient ceux des danseuses rituelles. Son visage, bien que jeune, était déjà marqué par les responsabilités qui l'attendaient. Elle portait autour de son poignet un bracelet de coquillages, un talisman qu'elle avait fabriqué elle-même. Elle le considérait comme une protection contre les esprits malveillants.

Yena était le fruit de l'union de sa mère avec Yar. Comme le voulait la tradition, c'était au chef du clan que revenait le privilège d'infuser la matrice de la chamane pour assurer la pérennité de cette caste des devineresses. Elles seules pouvaient interpréter les talismans magiques que constituaient des carapaces de crabes et des coquilles d'ormeaux percées. Ces ornements étaient des représentations symboliques des esprits des poissons et des mollusques marins dont les membres de la communauté se nourrissaient. Ces talismans étaient sacrés. Leur conservation, leur lecture et leur interprétation permettaient à la communauté de continuer à jouir de ressources abondantes.

L'entrée de leur cabane donnait sur celle de Yar. Elle était matérialisée par des bois de cerfs qui symbolisaient la puissance et la force des esprits des grands herbivores qui régnaient sur la forêt et la grande plaine. Yena allait bientôt atteindre l'âge d'être fécondée à son tour. C'était à Yar qu'incomberait cette responsabilité. Si la graine germait dans son ventre, le clan organiserait une grande fête au cours de laquelle on pourrait offrir un sacrifice aux esprits pour que l'enfant soit une fille. Dans le cas contraire, ce serait à Yar de l'élever, mais l'enfant mâle illégitime ne pourrait lui succéder à la tête du clan. C'était la règle. Une loi immuable que les membres de Téviéc se transmettaient de génération en génération.

La troupe réjouie par la pêche miraculeuse du matin remonta la grève, escalada la petite dune et gravit le petit chemin caillouteux qui conduisait au campement. Les femmes lançaient des regards amoureux à ceux qui partageaient leur couche tandis que les enfants les suivaient de loin en piaillant comme des mouettes. En arrivant au campement, tous posèrent leurs paniers devant l'entrée de la hutte de Yar qui les gratifia de compliments tandis que les deux chamanes les honoraient d'incantations et de gestes magiques. Le chef du clan, imité par Iel et Yena, prit la part qui lui revenait de droit. Tous trois les remercièrent.

Les pêcheurs et les cueilleuses prirent congé des caciques et se dirigèrent vers le lieu où l'on préparait les poissons. Ils les écaillèrent avec des grattoirs et les éviscérèrent à l'aide de lames en silex qu'ils avaient extrait des meilleurs galets. Puis, ils les filetèrent afin de les faire sécher et les pendirent sur des potences en

bois pour accélérer leur dessiccation. Ainsi, leurs chairs se conserveraient longtemps.

Le soir venu, toute la communauté se retrouva au centre du campement, là où on allumait le grand feu, là où se déroulaient les grandes veillées qui célébraient les grandes occasions ou qui, simplement, fêtaient les jours heureux.

Les poissons et les coquillages avaient été préparés par les femmes. Les hommes attirés par le fumet et les exhalaisons savoureuses commençaient à s'attrouper. Le vénérable Yar n'était pas encore sorti de sa hutte et tous attendaient son arrivée pour prendre place autour du foyer où crépitait l'immense brasier. Ce feu symbolisait la vie, la force et la cohésion de la communauté. Attendre le chef, c'était respecter l'ordre des choses, la tradition. Une tradition immuable. De mémoire d'hommes, ceux de Téviéc avaient toujours respecté celui qui incarnait la sagesse et le savoir. Yar jouissait d'une autorité naturelle. Sa force au combat et son adresse pour harponner les poissons assuraient son honorabilité. En cette soirée nimbée par un ciel étoilé, l'ambiance était aux réjouissances et une émotion vraie régnait au sein de l'assemblée. Tous les regards étaient tournés vers l'entrée de la hutte du cacique.

Soudain, le silence fut rompu par les cris stridents des femmes. Cette cacophonie annonçait son arrivée. Sa silhouette imposante jaillit de l'ombre. Il s'avança d'un pas assuré en s'appuyant sur son bâton, symbole de son pouvoir. Les anciens se joignirent à lui et attendirent qu'ils s'assoient sur des peaux de loups pour prendre place à leur tour. Les autres hommes du clan les imitèrent par ordre d'âge, puis ce fut au tour des femmes et des enfants. Devant le clan assemblé,

les flammes du feu dansaient et on pouvait apercevoir dans les yeux de cette humanité primitive, la joie d'être ensemble et de partager les cadeaux que cette nature généreuse venait de leur offrir.

Les deux chamanes avaient coiffé les cornes des grands cerfs. À leur cou pendaient des colliers ornés des talismans. Elles effectuaient des danses rituelles en psalmodiant des incantations magiques sous les yeux éberlués de cette assemblée devenue silencieuse. Les trances qui animaient cette chorégraphie anarchique étaient provoquées par les plantes et les champignons que les prophétesses avaient ingurgités. Elles seules connaissaient les mystères et les secrets des esprits qui coulent dans les racines des végétaux, dans les feuilles des herbes, dans les spores des champignons et dans l'écorce des arbres. Elles seules savaient quelle décoction permettait de voir au-delà de l'horizon, quelles racines une fois mâchées rendaient les choses invisibles visibles. Malheur à celui qui voulait jouer aux apprentis sorciers. Il risquait l'empoisonnement.

Seules Iel et sa fille étaient instruites dans ces mystères, dans ces arcanes du surnaturel. Par leurs gestes et leurs cris, elles en appelaient aux esprits de la vaste étendue liquide qui nourrissait la communauté pour les prier de continuer à être aussi généreux. Leurs prières étaient comme le bois qui sert à alimenter le feu pour qu'il ne s'éteigne jamais. Elles jetèrent quelques coquillages et des poissons dans le grand feu. Ces maigres offrandes étaient des sacrifices pour honorer les esprits de l'eau, de la terre et du ciel. Abruties par leurs visions, elles perdirent connaissance, droguées par les substances qu'elles avaient ingérées. Iel et Yena étaient étendues près du

feu, leurs corps raidis par les esprits qu'elles avaient invoqués. Elles voyageaient dans les mondes invisibles, cherchant des réponses et des présages pour prédire l'avenir de leur peuple. Leurs visages apaisés, malgré les convulsions récentes de la transe, inspiraient respect et crainte. Nul ne s'approchait d'elles sans une profonde révérence.

La nuit enveloppa progressivement le campement, étouffant peu à peu les rires des enfants et les conversations des adultes. Seuls les crépitements du feu et les hululements des oiseaux nocturnes brisaient le silence. Yar restait assis au centre, immobile dans une posture de méditation, observant les braises, tandis que les anciens, assis à ses côtés, échangeaient à voix basse. La fête touchait à sa fin, mais quelque chose dans l'air semblait encore en suspens, comme une attente partagée par les membres du clan. Le clan de Téviéc savourait l'abondance de sa pêche, mais il y avait une ombre au tableau. Quelque chose perturbait leur sérénité. La lueur des fumées au loin, au levant, intriguait et tracassait Yar et les anciens. Depuis plusieurs lunes, elles se faisaient plus fréquentes. L'idée que d'autres groupes puissent s'être établis et puissent rôder à proximité de leur territoire éveillait en eux un mélange de curiosité et d'inquiétude. Ces terres côtières, riches en ressources, étaient disputées. Par le passé, leurs ancêtres avaient livré des batailles pour garantir la sécurité et les ressources alimentaires du clan. Si ceux qui avaient allumé ces foyers représentaient une menace, les hommes et les femmes du clan seraient prêts à se défendre.

À l'écart du campement, Zora, la fille aînée de Yar, se tenait près du bord de la falaise. Les vagues

s'écrasaient en contrebas, reflétant par éclats la lumière vacillante des feux. Ses pensées la ramenaient sans cesse à Liam, ce jeune homme dont les yeux suivaient chacun de ses mouvements. Elle savait que bientôt, elle devrait faire un choix. Son père, bien que protecteur, savait qu'elle serait bientôt en âge de se lier avec un homme. Mais avec Liam, la question n'était pas simplement de savoir s'il était un bon chasseur ou un excellent pêcheur, c'était aussi une question de cœur... Ses sentiments étaient partagés.

Tandis qu'elle se perdait dans ses réflexions, une silhouette jaillit de l'obscurité. C'était Liam. Il l'avait suivie discrètement, avec ce mélange d'audace et de respect qui l'avait toujours intriguée. Ils se fixèrent en silence, leurs regards se mêlant aux murmures du vent et des vagues.

— Zora..., murmura Liam, hésitant.

Elle se tourna vers lui, un sourire contenu flottait sur ses lèvres.

— Que veux-tu, Liam ?

Il s'approcha lentement, baissa les yeux, intimidé par celle à qui il voulait ouvrir son cœur.

Il inspira profondément et lui annonça avec la détermination d'un aventurier.

— Il est temps que je parle à ton père. Mais avant, je voulais savoir ce que toi... tu souhaites.

Les yeux de Zora s'illuminèrent d'un éclat mystérieux, une lueur que seule l'obscurité pouvait révéler. Elle se garda de lui répondre immédiatement, laissant le silence s'inviter à leur rencontre. Puis, elle posa doucement une main sur l'épaule de Liam.

— Sois patient, Liam. Nous verrons ce que disent les esprits. Mon père les écouterait, mais c'est aux

ancêtres, aux chamanes et à la mer que reviendra la décision.

Leurs silhouettes, baignées dans le halo diaphane pâle de l'astre de la nuit, semblaient danser avec les ombres du campement endormi. La mer, elle, celle que l'on nommait le monde liquide continuait de chanter son éternel refrain, indifférente aux désirs et aux doutes des hommes.

Mais, au cœur de l'épaisse forêt qui s'étendait au-delà du camp, des ombres se mouvaient. Des yeux scrutaient, invisibles. Ceux qui observaient la petite communauté n'étaient pas des bêtes, mais des hommes, tapis dans l'ombre, épiant chaque geste, chaque bruit. Ils avaient été les témoins de cette pêche miraculeuse. Ils avaient envié l'abondance des ressources de ce rivage. Leur propre campement, dissimulé dans une clairière, n'était que provisoire. Cette tribu de chasseurs nomades vivotait, cueillant et chassant au gré de leurs déplacements. Ces hommes, encore inconnus des habitants de Téviéc, nourrissaient peut-être des intentions troubles.

La nuit s'épaississait et, avec elle, le pressentiment que le clan de Téviéc serait bientôt confronté à des choix difficiles. L'abondance pouvait attirer la convoitise d'autres clans poussés par la faim ou par d'autres hommes motivés par des intentions plus sombres.